

par un messenger de lui accorder à déjeuner. Une si modeste demande, faite à la tête d'une armée, ne put pas être refusée. On répondit, qu'on donnerait ce que pouvait offrir la maison ; que son Excellence serait la bien venue. Mais en même tems on n'oublia pas, de lui faire rappeler la sauve-garde, et de lui faire sentir, combien il importait à la comtesse, de la voir strictement observée.

Une bonne réception et une excellente table attendaient le duc au château. Il convenait que les Dames de Thuringe aiment une bonne cuisine et observent les lois de l'hospitalité. On se fut à peine mis à table qu'un courrier rappelle la comtesse de la salle. On l'informe que les Espagnols ont usé de violence sur leur passage dans quelques villages, et ont amené le bétail des habitans. Catharine fut la mère de son peuple ; ce qu'on fit au dernier de ses sujets, lui arrivait à elle même. Indignée de cette perfidie, mais non abandonnée de sa présence d'esprit, elle ordonne à tous ses domestiques de s'armer en toute hâte et en silence et de bien fermer les portes du château. Elle même rentre dans le salon, où les princes étaient encore à table. Elle se plaint de la manière la plus sensible de ce qu'on lui a rapporté, et de ce que la parole impériale avait été mal respectée. On lui répond en riant que c'est l'usage de la guerre et que sur le passage d'une armée on ne peut empêcher de pareils accidens. « C'est ce que nous verrons, dit-elle offensée. Il faut qu'on rende à mes pauvres sujets ce qu'on leur a enlevé—ou de par Dieu, s'écric-t-elle d'une voix menaçante, *du sang de princes pour du sang de bœufs.* » Après cette déclaration intelligible elle se retire du salon, qui se remplit en peu d'instans d'hommes armés, qui le glaive au poing se posent derrière le fauteuil des princes pour servir le déjeuner. A l'entrée de cette compagnie guerrière, le Duc d'Albe changea de couleur ; lui et ses gens muets et confondus se voient séparés de l'armée, entourés d'une multitude robuste. Que leur restait-il à faire que prendre patience et réconcilier la Dame offensée à toute condition. Henri de Brunswic reprit ses sens le premier et fit entendre des éclats de rire. Il prit le tour le plus raisonnable, loua la sollicitude maternelle de la comtesse pour ses sujets et son courage. Il la pria de se tenir tranquille, et se chargea de porter le Duc d'Albe à faire tout ce qui serait juste. En effet il engagea ce dernier à envoyer immédiatement un ordre du jour, pour faire rendre aux habitans les bestiaux enlevés. Dès que la comtesse fut assurée de la restitution, elle présenta aux hôtes ses plus humbles remerciemens, et les princes prirent congé d'elle de la manière la plus polie. (*Communiqué.*)

— 00000 —

LES DECOUVERTES.

Dans la presque île au sud-ouest des Pyrénées les Arabes dominaient depuis l'an 711, les Goths avaient été repoussés dans les montagnes du nord. Peu à peu ceux-ci se relevèrent, battirent les Arabes et vers l'an 1035 il se forma deux nouveaux états goths : l'Aragon et la Castille. Vers 1100 une province castillane se rendit indépendante sous le nom du royaume de Portugal, qui augmenta bientôt son étendue par des conquêtes faites sur les Arabes : car ces étrangers avaient encore conservé leur domination dans l'Espagne et le Portugal méridional. Après avoir

réussi à chasser ces ennemis du christianisme de leur pays, les Portugais poursuivirent ces adversaires redoutables jusqu'au delà de la mer, en Afrique. Le roi Jean, qui gouverna entre 1411 et 1433 s'empara du port fortifié de Ceuta sur le détroit de Gibraltar ; et la conquête de cette place en 1415 fut la première cause de la découverte de pays jusqu'alors inconnus.

Le troisième fils du roi, l'infant Don Henri, voua ses loisirs aux sciences, surtout à l'astronomie et à la géographie—il serait à désirer que tous les princes voulussent ainsi employer leurs loisirs. Il quitta donc la cour et s'établit à Lagos en Algarve, dans le sud du Portugal, afin de vivre selon ses inclinations, d'être plus voisin de la côte d'Afrique, de recueillir tout ce qu'il pourrait apprendre du pays et de ses habitans. Il ne s'occupait pas de projets de conquête ; mais d'un projet alors général qui était de trouver un chemin de mer pour aller aux Indes. Son idée se fixa sur la possibilité d'en trouver un en tournant le sud-ouest de l'Afrique. Car quelques uns croyaient que l'Afrique s'étend indéfiniment au sud ; mais on le croyait seulement, personne n'avait essayé d'en connaître le bout : au contraire une ancienne tradition rapportait, qu'on avait en effet navigué autour de l'Afrique. D'autres craignirent une chaleur insupportable en allant au sud, une chaleur qui brûlerait tout ; on se raconta des histoires de bêtes féroces, de torrens de feu, d'eaux bourbeuses, qui s'épaississent de sorte que les vaisseaux ne peuvent y voguer. Ces fables effrayèrent ceux qui auraient autrement fait l'essai. Ajoutez à cela, qu'on ne suivait que la côte en évitant la haute mer, quoique la boussole fût déjà inventée.

Henri s'informa attentivement de tout ce qu'il put apprendre des marchands sur la côte ouest de l'Afrique ; et toutes les nouvelles l'encouragèrent à équiper et à y envoyer des vaisseaux à ses frais. Mais les premiers pilotes, intimidés par ces fables craignirent de se risquer bien avant dans la mer et retournèrent sans aucun résultat. Enfin deux braves, Gonzalez Zarca et Tristan Vaz, donnèrent leurs paroles de ne pas s'en revenir avant d'avoir fait quelque découverte importante. Soutenus par les orages et les tempêtes ils découvrirent heureusement (en 1418) la petite île de *Porto Santo*. Henri y envoya une colonie, pour cultiver la vigne, les légumes, les grains, et pour y exposer différentes espèces d'animaux, qui se multiplièrent rapidement, grâce à ce climat chaud et beau. Un seul lapin donna en peu d'années une progéniture si nombreuse, qu'on dut en effet craindre qu'elle ne détruisît toutes les plantations de l'île.

Par un tems clair on découvrit de Santos loin dans les brouillards de l'horizon une grande montagne, et Gonzalez résolut de faire voile sur ce point. Il découvrit en 1420 l'île de Madère, apparemment couverte d'une seule forêt impénétrable de 30 lieues de long sur 6 lieues de large. On mit le feu à la forêt, qui brula pendant 7 années à ce que l'on dit. Henri y établit également une colonie, envoya des semences et des animaux domestiques, y fit transplanter la vigne de Chypre et la canne à sucre de Sicile, et l'une et l'autre réussirent à merveille sous ce beau ciel et dans ce sol fertilisé par les cendres : encore aujourd'hui le sucre de ces Isles est remarquable par sa finesse ; mais on en cultive peu ; et pour le vin de Madère, on sait quelle grande quantité on en importe en Canada ; mais on sait aussi que, grâce à l'industrie de